

Raccommoder un monde à la dérive en mettant à jour les liens qui nous unissent dans *Jours d'exil* de Juliette Kahane

Leïla Ennaïli, Central Michigan University 

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 17, n° 1 : *La science-fiction et l'enseignement du politique*,
dir. Colin Pahlisch et Gaspard Turin, septembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Leïla Ennaïli, « Raccommoder un monde à la dérive en mettant à jour les liens qui nous unissent dans *Jours d'exil* de Juliette Kahane », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 1, 2023, p. 195-206. doi.org/10.51777/relief17718

Raccommoder un monde à la dérive en mettant à jour les liens qui nous unissent dans *Jours d'exil* de Juliette Kahane

LEÏLA ENNAÏLI, Central Michigan University

Résumé

Au lendemain des attentats de 2015 et de l'arrivée, cet été-là, de nombreux migrants en Europe, que nous apprend la littérature française contemporaine sur le délitement des liens sociaux résultant de l'érosion de repères communs ? Dans le roman de Juliette Kahane, *Jours d'exil, une saison au lycée Jean-Quarré* (2017), la narratrice désorientée par l'actualité et l'évolution du monde va chercher des réponses à la Maison des réfugiés. Cet article démontrera que sous le caractère spectaculaire de la violence et du chaos se jouent des liens de solidarité cruciaux. Nous étudierons les moteurs de la désagrégation sociale à la Maison des réfugiés ainsi que la manière dont le récit construit cet espace comme un nœud de convergence d'énergies. Nous analyserons aussi la méthodologie d'observation de la narratrice qui lui permet non seulement de faire face au monde chaotique mais aussi de s'y reconnecter. Le roman de Kahane démontre que la littérature française contemporaine est particulièrement équipée pour rendre compte des liens que les enquêtes d'opinion et analyses de résultats électoraux ne parviennent pas à capter.

À en croire les médias et l'actualité, tout semble indiquer que le monde d'aujourd'hui est dominé par les fractures et les conflits qu'ils soient d'ordre idéologique, géographique, ou économique, sans compter les effets à longs termes des vagues d'attentats¹. Que nous dit la littérature contemporaine française sur l'état de la société ? Fait-elle ce même constat pessimiste que semblent confirmer les enquêtes d'opinions et autres analyses statistiques ? Toute réponse est assurément complexe et nous proposons d'y contribuer modestement par le biais de l'étude d'un roman, *Jours d'exil, une saison au lycée Jean-Quarré* (2017) de Juliette Kahane qui décrit une période pour le moins tendue où les éléments qui permettent à la société de faire corps semblent particulièrement mis à mal. Sans nier l'ampleur des dégâts des vagues d'attentats terroristes et des transformations profondes issues du capitalisme mondialisé (dont l'intensification des flux migratoires sud-nord), le roman révèle que des liens sociaux sont à l'œuvre dans les circonstances les plus difficiles². Il suggère que la littérature contemporaine française dispose d'outils permettant une lecture fine des liens sous-jacents mais néanmoins réels qui structurent la société en pleine transformation. Cette étude se situe ainsi

-
1. À ce sujet, voir Jérôme Fourquet et Sylvain Manternach, *L'archipel français : naissance d'une nation multiple et divisée*, Paris, Seuil, 2019. Le sociologue Jérôme Truc s'est interrogé sur les effets des attentats sur la société : « Ont-ils raffermi sa cohésion par les remarquables élans de solidarité et de civisme qu'ils ont fait naître [...] ? Ou ont-ils au contraire attisé les tensions qui la traversent et dangereusement accentué ses clivages [...] ? » (« Ce que les attentats font aux sociétés : enquêtes de terrain et études de cas », *Ethnologie française*, vol. 49, 2019, p. 5).
 2. Juliette Kahane, *Jours d'exil : Une saison au lycée Jean-Quarré*, Paris, L'Olivier, 2017. Toutes les références dans cet article renvoient à cette édition.

dans les récents débats concernant les lignes de fond qui structurent la production littéraire contemporaine et notamment la tendance identifiée par Alexandre Gefen à vouloir « réparer » les multiples fractures de la société³. Le roman de Juliette Kahane contribue non pas à proposer un discours qui minimiserait ces fractures, mais à mettre en lumière des formes de solidarité cruciale dont il est peu aisé de rendre compte.

Ayant grandi et travaillé dans le milieu de l'édition, Juliette Kahane sort son premier roman sur le tard en 2002 après avoir publié des textes dans des revues et journaux. Agée d'une vingtaine d'années en 1968, son parcours est marqué par les combats majeurs de l'époque concernant la remise en question de l'organisation sociale et de la place des femmes dans cette dernière. L'engagement dans ces luttes transparaît dans ses romans ancrés dans un réel social qui dépasse les stéréotypes. L'importance de l'espace de la ville et les multiples formes de l'altérité constituent quelques-uns des fils conducteurs de ce roman. *Jours d'exil* couvre l'été/automne 2015, quelques mois après les attentats de janvier alors que le flux de migrants cherchant refuge en Europe s'accroît. La voix de la narratrice, entre la tentation de repli sur soi générée par l'anxiété ambiante et le besoin de communion en période de crise, capture le *Zeitgeist* d'une époque contrastée. Les relations entre individus oscillent entre de sincères élans vers l'Autre et une phobie de ce qui paraît étranger. Ce roman a pour sujet l'occupation par des migrants du lycée désaffecté Jean-Quarré situé dans le nord-est parisien. La narration à la première personne correspond aux commentaires de Hannah, une Parisienne d'une cinquantaine d'années qui vit dans le quartier, et qui, par un concours de circonstances est amenée à passer du temps dans cet ancien lycée renommé la Maison des réfugiés. Hannah découvre les règles plus ou moins tacites de cet endroit et le chaos qui semble dominer le quotidien. L'étude de ce roman permet de mieux saisir la déliaison sociale à l'œuvre en France et ses manifestations concrètes. Le témoignage fictif de Hannah met en lumière la déliquescence des liens sociaux mais propose aussi une méthode pour faire sens de cette société morcelée et pour repenser les éléments susceptibles de lui redonner corps.

Nous chercherons à démontrer que dans le microcosme de la Maison des réfugiés dominée par un chaos qui met à rude épreuve la création de liens entre individus, la narratrice met en lumière le réel cru mais tangible autour duquel convergent des hommes et des femmes d'horizons variés. Nous chercherons à clarifier ce que chacun trouve dans ce lieu. Nous évaluerons d'abord les forces qui participent à la désagrégation des liens sociaux et la dimension spatiale de l'ancien lycée désaffecté pour mettre à jour sa spécificité comme lieu de rencontre avec le réel et l'humain à une époque où la virtualité des échanges ne cesse de gagner du terrain. Nous étudierons aussi la résistance au chaos et la méthode anthropologique de la narratrice pour décrire les liens qui y persistent.

Voyage au cœur du chaos et attrait du réel

L'atmosphère chaotique à la Maison des réfugiés est construite dans le texte sur plusieurs éléments. D'abord, l'auteur met en exergue une citation de Hannah Arendt sur la condition

3. Alexandre Gefen, *Réparer le monde : la littérature française face au XXI^e siècle*, Paris, Corti, 2017.

de l'exilé qui donne le ton et établit le thème de la désorientation ontologique ainsi qu'un lien entre le présent de la narration et la période de la Deuxième Guerre mondiale :

Nous avons perdu notre foyer, c'est-à-dire notre vie quotidienne. Nous avons perdu notre profession, c'est-à-dire l'assurance d'être de quelque utilité en ce monde. Nous avons perdu notre langue maternelle, c'est-à-dire nos réactions naturelles, la simplicité des gestes et l'expression spontanée de nos sentiments⁴.

Ensuite, le récit décrit les tensions à l'œuvre entre les différents groupes représentés à l'intérieur de la Maison des réfugiés. Les conflits entre groupes ethniques⁵, la présence de réseaux mafieux, la surpopulation, et l'absence des pouvoirs publics participent au chaos ambiant. À ceci s'ajoutent les actions et motivations des bénévoles. Craignant de reproduire des schémas de domination éculés associés au capitalisme occidental, ils refusent d'imposer toute structure organisationnelle susceptible d'entacher leur action⁶. D'autre part, la analyse et critique les propos de certains d'entre eux qu'elle soupçonne de vouloir parler au nom des migrants ou de s'engager pour des raisons peu altruistes. La narratrice n'est pas exempte de l'égoïsme qu'elle perçoit chez d'autres. Initialement, elle décide d'aller à la Maison des réfugiés après une dispute avec son compagnon au cours de laquelle elle cherche à le contredire lorsqu'il affirme la croire incapable d'aller voir ce qui s'y passe. Plus tard, la présence de Serge, un petit-ami de jeunesse, à la Maison des réfugiés l'encourage à y retourner. La narration centrée sur l'observation des actions des uns et des autres s'égaré sur des souvenirs de jeunesse ou des considérations récurrentes sur l'écart d'âge entre Hannah et les autres bénévoles. Le titre du roman peut être compris comme une référence au sentiment de détachement de la narratrice vis-à-vis de son passé et des personnes qui l'entourent.

Ce qui semble à première vue être un lieu dominé par le chaos, constitue, à y regarder de plus près, un endroit où se manifeste un désir de reconnexion avec le réel et avec l'humain. Aller à la Maison des réfugiés est vécu par Hannah comme un « voyage à l'autre bout de la place » (p. 28), une « expédition dans [un] autre monde » (p. 26). Ces formules paradoxales insistent sur le détachement de cet espace circonscrit à l'intérieur de la capitale. Une fois sur place, le dépaysement est complet et elle se perd dans le bâtiment. À la Maison des réfugiés, Hannah devient témoin et fait l'expérience d'une réalité à la fois spatialement proche et fondamentalement autre.

4. Hannah Arendt, « Nous autres réfugiés » [« We refugees », 1943], trad. Sylvie Courtine-Denamy, *Pouvoirs*, vol. 144, n° 1, 2013, p. 5-16. La référence à la Deuxième Guerre mondiale réapparaît à travers le nom du résistant Jean Quarré que porte l'ancien lycée pour suggérer un parallèle entre les deux époques.

5. Il est question de « bagarres de plus en plus fréquentes [qui] opposent en général des groupes nationaux » (p. 70).

6. Concernant la critique de l'action humanitaire, voir Makau Mutua, *Human Rights : A Political and Cultural Critique*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2002 ; Luc Boltanski, *La souffrance à distance : morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Gallimard, 2007 ; Didier Fassin, *La raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*, Paris, Seuil / Gallimard, coll. « Hautes Études », 2010 ; Fiona, Terry, *Condemned to Repeat ? : The Paradox of Humanitarian Action*, Ithaca, Cornell University Press, 2013.

La narratrice compare à de nombreuses reprises le bâtiment, un ancien lycée hôtelier, à un bateau en piteux état. Le terme récurrent de « rafiote » rappelle l'équilibre fragile à l'intérieur de la Maison des réfugiés et évoque la vétusté et le caractère improvisé du fonctionnement des lieux. Le risque d'embrasement des tensions entre les différents groupes est permanent et « parfois ce rafiote s'enflamme » (p. 70). Elle voit « le bateau ivre s'enfoncer[r] dans l'obscurité » (p. 180) à la fin du roman, lorsque le bâtiment est évacué par les autorités. Elle s'interroge sur l'existence de ce lieu, un rafiote métaphorique flottant au nord de la capitale « échappant à toute loi officielle » (p. 29). La géographe Anne-Laure Amilhat-Szary rappelle que « la frontière est aussi l'espace de la métaphore par excellence⁷ » et la Maison des réfugiés, comme frontière interne à la capitale, ne déroge pas à la règle.

Les couches de signification du bâtiment sont étoffées de nombreuses inscriptions sur les murs qui déconcertent Hannah : « JE, VEUX, VIVRE MARDI » (p. 16), « Trust No Body » (p. 21), « Refugees struggles » (p. 75). Ces messages performatifs évoquent la présence et la persévérance des migrants. Hannah repère aussi des fresques dont la première est mentionnée très tôt dans le texte et reprend, avec l'évocation du bateau, le motif de l'environnement nautique : « une sirène aux seins nus caressant un poisson-rat » (p. 16) et « un combat d'orques se disputant ladite sirène » (p. 16). La deuxième fresque qui couvre une partie de la façade du bâtiment « court sur les quatre étages » (p. 20) et représente « un homme de profil, porteur d'une valise et d'un bonnet afghan », « poing levé », et tête courbée (p. 21). Plus terre à terre, cette image impose à la vue de tout le voisinage la présence des migrants dans ce bâtiment. Dans le récit, les migrants sont à la fois invisibilisés dans un « hors-lieu⁸ » et hyper-visibles dans le paysage urbain par le biais de deux fresques qui confèrent à la Maison des réfugiés une dimension hors norme.

Le bateau Maison des réfugiés est une hétérotopie au sens foucauldien, un lieu « absolument autre⁹ » qui met à l'écart les réfugiés dans la ville. Non sans ironie, c'est dans un ancien lycée hôtelier – l'hôtellerie désignant le secteur d'activité ayant pour but de fournir le gîte et le couvert – que les migrants affrontent quotidiennement le défi de se nourrir. Foucault explique que l'« hétérotopie est un lieu ouvert, mais qui a cette propriété de vous maintenir au dehors¹⁰ ». En effet, pour ses habitants, l'ancien lycée est un lieu dans lequel ils sont maintenus par nécessité puisque leur présence y est tolérée, qu'ils y trouvent un semblant de sécurité contrairement au reste de la ville qui leur paraît hostile, et que toute évolution positive au-delà de la Maison des réfugiés semble bloquée. L'anthropologue Michel Agier qui a étudié les campements urbains et s'appuie sur cette notion d'hétérotopie les décrit ainsi : « lieu de confinement et lieu de vie qui semble se placer au milieu du vide, mais qui est toujours à la frontière d'un ordre social et national¹¹ ». Foucault affirme aussi que « [l]e navire, c'est l'hétérotopie par excellence¹² » et le relie à l'imaginaire des grandes explorations : « un

7. Anne-Laure Amilhat-Szary, *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?*, Paris, PUF, 2015, p. 147.

8. Michel Agier, *Campement urbain. Du refuge naît le ghetto*, Paris, Manuels Payot, 2013, p. 66.

9. Michel Foucault, *Le corps utopique : suivi de Les hétérotopies*, Paris, Lignes, 2009, p. 25.

10. *Ibid.*, p. 32.

11. Michel Agier, *Campement urbain*, *op. cit.*, p. 68.

12. Michel Foucault, *Le corps utopique*, *op. cit.*, p. 36.

morceau flottant d'espace, un lieu sans lieu, vivant par lui-même, fermé sur soi et libre en un sens, mais livré fatalement à l'infini de la mer [...]»¹³. Le navire est un lieu ambivalent, à la fois refuge, prison, outil du développement de l'entreprise capitaliste, et promesse d'échappatoire. Souvent après avoir vécu la traversée périlleuse de la Méditerranée, les migrants sont à la dérive sur la terre ferme, assignés à demeurer dans cet entre-deux, au-delà du pays de départ et dans l'incapacité d'arriver nulle part.

Le motif du bateau revient au premier plan de la narration lorsque Hannah rencontre un réfugié bienveillant à la Maison des réfugiés. Ce jeune homme qui étudie la philosophie à la Sorbonne et possède un exemplaire d'*Une saison en enfer* de Rimbaud évoque sa peur d'être renvoyé dans son pays, le Soudan, où il risque la prison pour cyber-activisme et apostasie. Il raconte à Hannah le naufrage du bateau de fortune au cours duquel il crut périr. Ce passage ancre le motif du bateau dans le réel cru des migrations contemporaines dépassant ainsi la dimension métaphorique. Sans avoir échangé leurs prénoms respectifs, Hannah et lui se quittent en se serrant la main après une discussion brève mais significative. Cette rencontre confère au personnage du migrant une agentivité subjective à l'encontre de la tendance dominante dans les médias qui, comme Jacques Rancière nous le rappelle, réduit le migrant à une altérité simplifiée : « en perdant cette subjectivation politique, il se trouvait ramené à la simple identité de l'autre, pur objet de sollicitude ou, plus souvent, de haine¹⁴ ». Ce passage du roman s'inscrit aussi en porte-à-faux avec la logique humanitaire qui réduit le migrant à un corps en détresse¹⁵.

Ce bateau-palimpseste qu'est la Maison des réfugiés se caractérise par sa manière de faire converger une variété d'acteurs et d'être connecté, par ces derniers, à un complexe réseau communicationnel à l'échelle mondiale. La Maison des réfugiés est ainsi un exemple de ce que le géographe Michel Lussault appelle l'hyper-lieu et qu'il relie directement aux évolutions de la mondialisation urbaine¹⁶. Pour lui, il existe différents types d'hyper-lieux : ceux qu'il voit comme ubiquitaires et iconiques de la mondialisation (*shopping malls* ou aéroports), et d'autres qui partagent de nombreuses propriétés avec les premiers mais qui s'inscrivent « en décalage des standards de la mondialisation » et qu'il nomme « alter-lieux » et « contre-lieux »¹⁷. Ces espaces, « points de cristallisation de l'attention collective », reposent sur une « hyperliaison communicationnelle »¹⁸. À la Maison des réfugiés, les réseaux humanitaires ou

13. *Ibid.*, p. 35-36.

14. Jacques Rancière, « La cause de l'autre », *Lignes*, n° 30, 1997, p. 48-49.

15. Ayant étudié la représentation des figures du migrant à l'écran, Ipek A. Celik remarque la tendance suivante : « a discursive shift toward a dialectic of humanitarianism in which racialized bodies function as affective objects [...] rather than political subjects. » (*In Permanent Crisis Ethnicity in Contemporary European Media and Cinema*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2015, p. 133).

16. Voir Michel Lussault, *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies politiques de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2017. Pour Marc Augé, la mondialisation se caractérise par une polarité entre les lieux anthropologiques ancrés dans l'histoire et des liens intersubjectifs et les non-lieux, symptômes de la surmodernité et de la standardisation (voir *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992). Lussault conçoit les hyper-lieux comme animés par les forces opposées de la standardisation et celles de la différenciation. Ainsi, il précise et complexifie la théorie des non-lieux.

17. *Ibid.*, p. 18.

18. *Ibid.*, p. 18 et 29.

mafieux et les migrants dépendent de moyens de communication en temps réel. C'est cette convergence des énergies qui font de ces lieux des points nodaux de relations complexes. En analysant le cas de la Jungle de Calais, Michel Lussault fait la longue liste des personnes qui s'y retrouvent impliquées :

[...] se réunirent là les conditions qui vont faire se croiser et se mêler, en une pelote inextricable, les lignes de vie et d'actions d'un nombre sans cesse croissant de protagonistes : migrants, réfugiés, déplacés, errants, clandestins, voyageurs, passeurs, mafieux en bandes, bandits isolés, recruteurs des causes les plus douteuses, entrepreneurs de tout poil issus du marché légal ou non et vendant tout ce qui peut l'être, y compris le pire et à prix d'or ! « Équipementiers » qui fournissent la logistique et le matériel pour les campements et les camps, ONG [...], foutitudes d'associations d'aide plus ou moins confessionnelles, activistes plus ou moins radicaux [...]¹⁹.

À une échelle réduite et urbaine, la Maison des réfugiés fonctionne de la même manière et comme pour la Jungle de Calais, elle « contient localement, [...] le Monde entier, toutes ses tensions comme toutes ses possibilités créatrices²⁰. » Selon Lussault, ces espaces génèrent aussi des solutions aux problèmes du capitalisme mondial et sont autant de « creusets où s'élaborent discrètement sans doute, à bas bruit mais sans cesse, les cadres théoriques et pratiques possibles d'une politique et d'une éthique nouvelles des espaces habités²¹ ». Cette expérience cosmopolite de vie en communauté associée à la métaphore du bateau évoque les recherches historiques sur les pirates du XVIII^e siècle, la dialectique entre ces groupes et les États-nations émergents, et la dissémination des principes démocratiques. L'historien Marcus Rediker dépeint les pirates comme autant de groupes ayant proposé des modèles d'organisation sociétale alternatifs : « Exploited and often abused by merchant captains, they abolished the wage, established a different discipline, practiced their own kind of democracy and equality [...] » (p. 176)²². En prise directe avec le chaos du réel, les acteurs présents à la Maison des réfugiés ont à minima le sentiment de faire partie d'une dynamique collective. La protagoniste de *Jours d'exil* en s'embarquant dans la Maison des réfugiés met en pratique un besoin d'être reconnectée à la société. Quel est donc, selon Michel Lussault, l'attrait des hyper-lieux ?

Dans un Monde de connexion qui augmente en abstraction, en fluidité, en illimitation, en standardisation, les individus et les groupes semblent ressentir le besoin croissant de multiplier les expériences concrètes de moments d'hyper-lieu, c'est-à-dire des pratiques d'espace-temps situés, où chacun éprouve la rencontre des choses et d'autrui²³.

19. *Ibid.*, p. 146. Kahane fait également dans le roman une liste des différents acteurs présents à la Maison des réfugiés qui rappelle l'énumération de Lussault (p. 73).

20. Michel Lussault, *Hyper-lieux, op. cit.*, p. 249.

21. *Ibid.*, p. 18.

22. Je remercie l'évaluateur qui a mis en lien cette remarque sur le jeu démocratique complexe à l'œuvre dans la Maison des réfugiés et les recherches historiques sur les pirates et la démocratie. Voir à ce sujet Marcus Rediker, *Villains of All Nations : Atlantic Pirates in the Golden Age*, Boston, Beacon Press, 2004 et John Markoff, « Where and When Was Democracy Invented? », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 41, n° 4, 1999.

23. Michel Lussault, *Hyper-lieux, op. cit.*, p. 60-61.

Renouer avec le réel : la méthode d'observation anthropologique

La Maison des réfugiés révèle et amplifie la déliaison à l'œuvre dans la société environnante à travers le caractère spectaculaire de la violence. Or, selon la narratrice, la Maison des réfugiés n'a pas l'apanage de la violence et la désagrégation des liens sociaux a lieu aussi à l'extérieur de cet espace. Le récit évoque tour à tour les agressions publiques visant les femmes, l'« ère de tourments » (p. 157) post-attentats, et le corps inanimé du petit Aylan sur une plage turque la même année. Si un personnage décrit la Maison des réfugiés comme un « asile de fous » (p. 131), le récit de Kahane suggère que c'est la planète tout entière qui est affectée. De plus, l'évocation de la violence de groupe dans la Maison des réfugiés est contrebalancée par une série de rencontres avec des individus pacifiques. On rencontre ainsi dans le récit une palette de personnalités qui empêche tout raccourci. Outre le chaos, une autre force plus unificatrice persiste : « c'est étonnant comme quelque chose résiste encore au chaos, comment par moments cela forme presque une communauté » (p. 145). Hannah évoque même l'image du village planétaire. Ces propos font écho à l'analyse de Didier Fassin dans *La vie. Mode d'emploi critique* :

Même dans les circonstances les plus extrêmes, les réfugiés et les migrants trouvent des solutions aux problèmes auxquels ils sont confrontés, négocient des arrangements avec les acteurs locaux, développent des solidarités, imaginent des futurs – et s'efforcent de reconstruire une forme de vie normale²⁴.

Même si la violence retient l'attention de façon spectaculaire, la création de liens, aussi ténus soient-ils, est également à l'œuvre mais sans doute plus difficile à percevoir. Lussault explique que cohabiter revient à créer des conditions de vie sans cesse renégociées. Le degré de contact entre individus – fonction de la distance physique ou symbolique et des obstacles au franchissement de cette dernière – façonne les relations sociales et les conditions de maintien de la démocratie :

Lorsque cette distance entre les individus n'existe plus s'ouvre, selon Arendt, la terreur totalitaire, dont la singularité et la radicalité résultent, justement, de cette abolition. Mais, à l'inverse, et cela Arendt ne le dit pas, lorsque la distance devient incommensurable entre les individus, du fait par exemple du choix ségréatif de certains, la démocratie ne résiste pas plus à une telle distorsion²⁵.

Le roman de Juliette Kahane permet d'observer les deux extrêmes de cette logique. D'une part, la Maison des réfugiés permet de regrouper les migrants et de les isoler. Il existe ainsi une distance symbolique majeure entre celle-ci et le lieu de résidence de Hannah. D'autre part, à l'intérieur de la Maison des réfugiés se joue la dynamique opposée par laquelle la distance physique et symbolique entre les migrants est minime. Les conditions de vie difficiles, l'absence d'intimité, et la quête quotidienne de nourriture constituent un terrain idéal pour des individus à forte personnalité. Hannah évoque à plusieurs reprises le rôle de Mino, la

24. Didier Fassin, *La Vie : mode d'emploi critique*, Paris, Seuil, 2018, p. 61.

25. Michel Lussault, *Hyper-lieux, op. cit.*, p. 44.

bénévole vindicative dont l'attitude est assimilée à celle d'un dictateur. Elle évoque son autoritarisme, ses « façons despotiques » (p. 85), sa brutalité ainsi que la tyrannie qu'elle exerce sur les migrants et les autres bénévoles au moment de la distribution des repas. Bien que choquée par cette attitude, Hannah avoue cependant que « sans elle le chaos est plus terrifiant » (p. 136). Michel Lussault en parlant du mode de fonctionnement de la Jungle de Calais explique que dans ce lieu, les personnes font l'apprentissage même du politique²⁶. Il en est de même à la Maison des réfugiés où Hannah décrit les négociations laborieuses mais réelles qui ont lieu jour après jour.

L'ancien lycée fonctionne pour la narratrice comme une sorte de laboratoire où elle peut prendre du recul et observer les comportements humains dans un monde qui la dépasse. C'est par le processus d'écriture qu'elle reprend pied. Cette écriture – qui correspond par ailleurs aux notes que Hannah prend à l'aide de son téléphone – se caractérise par la rupture comme si le monde environnant imprégnait le style. Les phrases évoquent dans leur dimension stylistique l'idée de lambeaux que le récit tente de raccommoier. Hannah décrit les processus cognitifs à l'œuvre dans ses observations et parle d'« impression vague, qui se défaisait en lambeaux dès qu'[elle] tentai[t] de la préciser » (p. 29). Couturière de métier, elle file la métaphore de la couture tout au long de son récit et s'interroge sur « ce qui pouvait [la] relier, [elle] et [s]es chimères clandestines, à ces voisins généreux et à ces jeunes, voire très jeunes gens » (*ibid.*). Elle organise pour un temps à son domicile un atelier de français pour des femmes de la Maison des réfugiés, mais constate vite qu'il « s'est effiloché » (p. 104). La narratrice met en lien la méthode ethnologique d'observation de l'humain et le métier de couturière pour lequel il s'agit de « dessiner, [...] couper, [...] observer les gens dans la rue, [...] capter ces accords mineurs [des] styles [...] pour les transcrire en vêtements, comme une ethnographe enregistrerait les voix et filmerait les comportements d'un peuple voué à disparaître » (p. 12). Le vocabulaire de la couture permet à la narratrice d'appréhender et de décrire le monde. Avec ses liens, fils et lambeaux, son écriture met à jour la structure sous-jacente modeste mais déterminante de cette micro-société.

L'écriture de la narratrice est caractérisée par de multiples formes de rupture : anacoluthes (« Elle était absente depuis plusieurs semaines, elle revient de voyage, mais son amie V., qui semble être un personnage clé dans le milieu des soutiens aux réfugiés, l'a tenue au courant de l'évolution des choses au lycée. Que l'un et l'autre, d'ailleurs, nomment "la Mdr" », p. 22), jeux sur les référents des pronoms, omission des sujets (« ... en voyant le sultan Erdogan figurer en bonne place sur la page de Nariman [...]. Ou Zal donner la place d'honneur à Shakira, et Rostam, un autre Afghan qui fait penser à Maurice Ronet dans Ascenseur pour l'échafaud, au commandant Massoud », p. 123), absence de lettres majuscules en début de phrase (p. 145-146), et mélange de discours direct et rapporté (« j'imagine qu'il pourrait sous-entendre vous êtes qui, vous, on ne vous a jamais vu par ici ? », p. 9-10). En dépit de ces raccourcis et ruptures, la lecture demeure souple et claire. Ce style suggère non seulement une écriture du moment, mais il reflète aussi le chaos ambiant. Ce processus d'écriture s'inspire

26. *Ibid.*, p. 165.

de l'anthropologie et a pour objectif de comprendre le monde en le regardant d'une position distanciée.

Cette démarche anthropologique est liée à la lecture de *Tristes tropiques* de Claude Lévi-Strauss que la narratrice mentionne à plusieurs reprises. Le pacte d'écriture formulé assez tard dans le roman explicite l'adoption d'une méthode précise : « en trichant le moins possible, noter tout ce que je comprendrais des relations qui se nouent entre exilés et indigènes parisiens, dans cette espèce de laboratoire foutraque qu'est la Maison des réfugiés ; ne rien omettre, atténuer ni enjoliver » (p. 78-79). Elle cherche à faire émerger les structures d'un chaos apparent pour y voir les liens qui s'y créent. La deuxième règle que Hannah évoque est tirée directement des propos de Lévi-Strauss : « se considérer soi-même comme un petit enfant » (p. 26)²⁷. Ainsi, elle cherche à observer la Maison des réfugiés d'un regard neuf en prétendant ne rien savoir.

L'influence de Lévi-Strauss est palpable dans le choix des mots de la narratrice. D'abord, les titres même de certains chapitres – « Une Amazone à la cuisine », « Lulit et Dinkenech » ou encore « Portnawak » – produisent un effet exotique qui met la réalité à distance, non sans un certain humour²⁸. Les surnoms que Hannah donne à certains des protagonistes renforcent cette focale. Mino, la cuisinière bénévole dont le véritable nom n'est pas connu, est nommée ainsi par la narratrice en raison de sa ressemblance avec un portrait de guerrière béninoise. Ce processus de dénomination concerne plus particulièrement les bénévoles avec « le Huron », « Petit-cheval » ou encore « Luc le Vegan ». En dehors de la Maison des réfugiés, Hannah compare aussi son ami Jim aux « chefs nambikwara que Lévi-Strauss décrit marchant au combat » (p. 47). La narratrice ponctue son récit de descriptions de scènes et utilise et commente le jargon des militants (les déters, les totos, les soutiens, les *no borders*). En cherchant à se déprendre des discours rebattus et de ses préjugés, Hannah cherche à exposer les dynamiques de la Maison des réfugiés.

Cette couturière apprentie anthropologue met à jour les liens faibles, concept utilisé par Alexandre Gefen et Sandra Laugier et inspiré des écrits du sociologue Mark Granovetter et qu'ils décrivent ainsi : « des formes d'attachements ténus aux êtres et au monde, de solidarités non utilitaires, de relations complexes et non déterministes, non seulement des humains aux humains, mais aussi des humains aux choses, aux êtres naturels, aux êtres fictionnels et virtuels²⁹ ». Alexandre Gefen qui a mis en relation ce concept de lien faible et la spécificité des « écritures françaises du terrorisme³⁰ » a évoqué la tendance de certains récits à se focaliser sur « la reconstruction du lien à soi et du lien à autrui par l'écriture³¹. » *Jours d'exil* fait partie des marges de ce corpus dans la mesure où il n'est pas question directement des attentats de 2015, mais ces événements constituent un élément majeur de la toile de fond et déterminent

27. Voir ArchivesRC, « En 1980, Claude Lévi-Strauss explique ses recherches ethnologiques et anthropologiques », www.youtube.com, 23 mars 2020.

28. Voir les titres de chapitre dans l'ouvrage de Claude Lévi-Strauss.

29. Alexandre Gefen et Sandra Laugier, *Le Pouvoir des liens faibles*, Paris, CNRS Éditions, 2020, p. 17-18.

30. Alexandre Gefen, « Liens humains, liens textuels : les écritures des attentats de 2015 en France », *Études Francophones*, vol. 31, 2019, p. 92.

31. *Ibid.*, p. 92.

la décision initiale de la narratrice d'aller à la Maison des réfugiés. Cet endroit, où « [c]hacun entre et sort, à la recherche d'autres humains » (p. 73) est symptomatique de l'état d'esprit du moment.

Dominique Viart, dont le travail cherche à repérer les tendances et caractéristiques de l'abondante production littéraire contemporaine, a proposé la catégorie de « littérature de terrain » qui permet d'appréhender un corpus de récits engagés dans un dialogue avec des concepts des sciences sociales³². *Jours d'exil* appartient à la sous-catégorie des « parcours d'un territoire social³³. » Selon Viart, ces récits empruntent aux sciences sociales la formulation d'un projet d'enquête³⁴. Il en est ainsi dans le roman de Kahane qui commence *in medias res* et forge au cours des pages une méthode visant à rester en retrait et à observer les actions de chacun. Ces romans trouvent leur raison d'être dans l'« opacification du réel, que la médiatisation dont il fait l'objet tend à simplifier outrageusement³⁵ ». Hannah décide de ne plus appréhender le réel à travers « le filtre d'un livre, d'un journal ou d'un écran d'ordinateur » (p. 15) et décide de se rendre sur place : « [j]e décidai de retourner au lycée pour tâcher d'en apprendre un peu plus long. Plus long sur quoi exactement je ne savais pas, mais on verrait bien » (p. 29). Elle est donc au départ, une « spectatrice ironique » selon l'expression de Lilie Chouliaraki, puisque suspicieuse de toute vérité présentée comme établie et convaincue que ce qui est dit est rarement ce qui est³⁶. Le vocabulaire utilisé par Viart fait directement écho aux propos de la narratrice : « La conscience contemporaine s'est convaincue que le réel n'est pas ce qu'on en dit. Aussi convient-il d'aller y voir³⁷ ». Le « "tournant éthique" pris par la pensée contemporaine » et la « résistance à la virtualisation des échanges et des réseaux sociaux » expliquent cet attrait pour un réel cru mais vivant³⁸. À la Maison des réfugiés, on réapprend la chose politique et on réapprend à regarder la société dans toute sa complexité.

Un roman humanitaire ?

L'analyse a mis en avant le chaos qui domine la vie des habitants de la Maison des réfugiés et mine les possibilités de création de liens non seulement parmi les individus à l'intérieur de la Maison mais aussi entre ces derniers et les bénévoles de l'extérieur. La posture en retrait de Hannah constitue l'amorce d'une méthode qui permettrait de remettre de l'ordre et de se déprendre de schémas préconçus afin de saisir le potentiel précieux des discours et des actes à l'œuvre dans cet endroit. Avec un roman non pas « humanitaire » – c'est-à-dire d'emblée

32. Bruno Thibault affirme que « *Jours d'exil* est un très bon exemple de cette "littérature de terrain" contemporaine. » (« La crise des migrants et la question de l'écriture engagée : J.M.G. Le Clézio, Marie Redonnet, Nicole Caligaris et Juliette Kahane », *Elfe XX-XXI*, n° 10, 2021, § 14).

33. Dominique Viart, « Les Littératures de terrain », *Revue critique de fiction française contemporaine*, n° 18, 2019, § 2.

34. *Ibid.*, § 14.

35. *Ibid.*, § 19.

36. Lilie Chouliaraki, *The Ironic Spectator : Solidarity in the Age of Post-Humanitarianism*, Cambridge, Polity, 2013, p. 2.

37. Dominique Viart, « Les Littératures de terrain », art. cit., § 19.

38. *Ibid.*, § 25 et 30.

suspect³⁹ – mais plutôt centré sur l’humain, dans toute sa complexité, ses failles et ses promesses, Juliette Kahane évite l’écueil du discours au nom des réfugiés. Respectant leurs paroles sans se les approprier, elle ne prétend pas raconter leur vécu mais plutôt celui d’une autochtone qui observe l’humain sous toutes ses coutures.

Le roman de Juliette Kahane est à lire comme le récit d’une conscience cherchant à observer ce qui relie les individus et à réapprendre à regarder ce que l’on croit connaître. Il est notable que le pronom « je » qui domine une majeure partie du récit s’efface dans les dernières pages au profit des pronoms « on » ou « nous ». Vingt-et-un jours après le démantèlement de la Maison des réfugiés, alors qu’une nouvelle vague d’attentats est perpétrée, Hannah comprend que le moment de communion n’aura pas lieu, mais le sentiment de communauté créé en dépit de tout à la Maison des réfugiés résiste. Le référent du pronom « on » est élucidé dans le passage suivant :

Il m’arrive de rencontrer l’un des anciens occupants du lycée, et toujours on se serre la main, on se sourit d’une manière particulière. Peut-être est-ce que dans cet endroit, malgré l’entassement, l’inquiétude, la fatigue et les bagarres, il s’est finalement produit quelque chose dont on peut se souvenir avec gratitude, les uns et les autres. Les exilés et les autochtones de la place des Fêtes (p. 185-186).

Échappant à l’écueil du nihilisme ou de la sidération, la narratrice en restant critique de toute action humanitaire propose humblement les pensées d’une conscience individuelle cherchant à ordonner un monde qu’elle ne comprend plus, mais avec lequel elle parvient, à force de proximité, à renouer⁴⁰. Juliette Kahane met en scène une narratrice qui cahin-caha forge avec d’autres une autre voie/x et révèle les fils tenaces d’une action solidaire dont les enquêtes d’opinions ne peuvent vraisemblablement pas rendre compte. Patrick Chamoiseau, dans *Frères migrants*, évoque l’importance des gestes simples et semble presque converser avec la narratrice de Juliette Kahane : « ...dans ce café offert, cette brioche que tu leur as tendue, se tenait cet écart : une présence qui reconnaissait la leur, et qui la rejoignait dans un flux naturel⁴¹ ». Réinvestir ce flux naturel se fait au prix d’un contact direct avec le réel, mais n’en demeure pas moins crucial car c’est au contact des réfugiés qu’il est possible de mieux percevoir les faiblesses de la démocratie française et d’y remédier avant qu’il ne soit trop tard.

39. Bruno Thibault explique que *Jours d’exil* « cherche à décrire le réel dans sa complexité et l’expérience dans son ambiguïté tout en échappant, autant que possible, aux discours formatés et aux schémas convenus » (« La crise des migrants », art. cit., § 14).

40. Marielle Macé a expliqué les risques qu’il y a à rester « médusé, pétrifié, enclos dans une émotion ». C’est dans cet état que « s’épuise en quelque sorte la réserve de partage, de liens, de gestes que pourrait nourrir la connaissance que nous avons de ces situations » (*Sidérer, considérer. Migrants en France*, Paris, Verdier, 2017, p. 23).

41. Patrick Chamoiseau, *Frères migrants*, Paris, Seuil, 2017, p. 58.

Bibliographie

- AGIER Michel, *Campement urbain. Du refuge naît le ghetto*, Paris, Manuels Payot, 2013.
- AMILHAT-SZARY, Anne-Laure, *Qu'est-ce qu'une frontière aujourd'hui ?*, Paris, PUF, 2015.
- ARENDT Hannah, « Nous autres réfugiés » [« We refugees », 1943], trad. Sylvie Courtine-Denamy, *Pouvoirs*, vol. 144, n° 1, 2013, p. 5-16. doi.org/10.3917/pouv.144.0005
- AUGÉ Marc, *Non-lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, 1992.
- BOLTANSKI Luc, *La souffrance à distance : morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Gallimard, 2007.
- CELIK, Ipek A., *In Permanent Crisis Ethnicity in Contemporary European Media and Cinema*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2015.
- CHAMOISEAU Patrick, *Frères migrants*, Paris, Seuil, 2017.
- CHOULIARAKI, Lilie, *The Ironic Spectator : Solidarity in the Age of Post-Humanitarianism*, Cambridge, Polity, 2013.
- FASSIN Didier, *La raison humanitaire. Une histoire morale du temps présent*, Paris, Seuil / Gallimard, coll. « Hautes Études », 2010.
- *La Vie : mode d'emploi critique*, Paris, Seuil, 2018.
- FOUCAULT Michel, *Le corps utopique : suivi de Les hétérotopies*, Paris, Lignes, 2009.
- FOURQUET Jérôme et MANTERNACH Sylvain, *L'archipel français : naissance d'une nation multiple et divisée*, Paris, Seuil, 2019.
- GEFEN Alexandre, et LAUGIER Sandra, *Le Pouvoir des liens faibles*, Paris, CNRS Éditions, 2020.
- GEFEN Alexandre, *Réparer le monde : la littérature française face au XXIe siècle*, Paris, Corti, 2017.
- « Liens humains, liens textuels : les écritures des attentats de 2015 en France », *Études Francophones*, vol. 31, 2019, p. 91-105. À consulter sur languages.louisiana.edu
- KAHANE Juliette, *Jours d'exil : Une saison au lycée Jean-Quarré*, Paris, L'Olivier, 2017.
- LUSSAULT Michel, *Hyper-lieux. Les nouvelles géographies politiques de la mondialisation*, Paris, Seuil, 2017.
- MACÉ Marielle, *Sidérer, considérer. Migrants en France*, 2017, Paris, Verdier, 2017.
- MARKOFF John, « Where and When Was Democracy Invented? », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 41, n° 4, 1999.
- MUTUA Makau, *Human Rights: A Political and Cultural Critique*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2002.
- RANCIÈRE, Jacques « La cause de l'autre », *Lignes*, n° 30, 1997, p. 36-49.
- REDIKER Marcus, *Villains of All Nations: Atlantic Pirates in the Golden Age*, Boston, Beacon Press, 2004.
- TERRY Fiona, *Condemned to Repeat?: The Paradox of Humanitarian Action*, Ithaca, Cornell University Press, 2013. doi.org/10.7591/9780801468643
- THIBAUT Bruno, « La crise des migrants et la question de l'écriture engagée : J.M.G. Le Clézio, Marie Redonnet, Nicole Caligaris et Juliette Kahane », *Elfe XX-XXI*, n° 10, 2021, p. 1-9. doi.org/10.4000/elfe.3768
- TRUC, Gêrôme, « Ce que les attentats font aux sociétés : enquêtes de terrain et études de cas », *Ethnologie française*, vol. 49, 2019, p. 5-19. doi.org/10.3917/ethn.191.0005
- VIART Dominique, « Les littératures de terrain », *Revue critique de fixxion française contemporaine*, n° 18, 2019. doi.org/10.4000/fixxion.1275